

LA CROIX

11 octobre 2016

Jean Bellowini, le théâtre de Saint-Denis à Berlin

Par Didier Méreuze

Le Théâtre Gérard-Philipe (TGP) accueille dans ses murs le Berliner Ensemble avec une pièce du russe Nicolaï Erdman, *Le Suicidé*.

Un double événement puisque la troupe fondée par Brecht n'était plus venue dans la cité dyonisienne depuis près de cinquante ans et que la mise en scène du spectacle, créé à Berlin, est signée par le directeur du TGP de Saint-Denis, Jean Bellowini.



Jean Bellowini, le 10 juin 2014. / Jacques Demarthon/AFP

La Croix : Jean Bellowini, vous avez été convié à mettre en scène une pièce de Nicolaï Erdman, avec le Berliner Ensemble. Vous être le premier français invité dans ce cadre par son directeur, Claus Peymann. Comment est née cette aventure ?

Jean Bellowini : En 2013, Claus Peymann a vu, à Paris, ma mise en scène de *La Bonne âme du Se-Tchouan*. Du moins en partie : il est parti avant la fin. J'étais persuadé qu'il n'avait pas aimé. En réalité, c'était pour des contraintes d'emploi du temps. Deux ans plus tard, sa codirectrice est venue voir un autre de mes spectacles, *Liliom*. À l'issue de la représentation, elle m'a proposé de mettre en scène le Berliner Ensemble, à Berlin. Tout a été très vite. On était en juin. Le spectacle devait être créé en février 2016

Pourquoi ce choix du *Suicidé* ?

J. B. : Claus Peymann pensait à un classique français mais joué en allemand, ce qui ne me tentait pas. J'aurais préféré un Brecht – sauf que mettre en scène Brecht, en Allemagne, dans le théâtre qu'il a fondé, alors que l'on est Français... ! C'est alors que j'ai proposé *Le Suicidé*, une pièce russe, parfaite pour un théâtre de troupe comme le Berliner, avec des personnalités fortes, des acteurs qui ont un vécu.

Vous ne parlez pas allemand. Comment avez-vous travaillé avec eux ?

J. B. : Comme je le fais toujours : à partir de la musique, en chef d'orchestre. Avant même les répétitions, j'ai rempli, avec le concours de deux musiciens, une petite valise d'airs dont je savais pouvoir me servir à tout instant. Ensuite, dès les premières lectures avec la troupe, je me suis mis au piano. Les comédiens improvisaient en chantant. Parfois, je leur demandais de reprendre des répliques, uniquement par onomatopées. Le but était de trouver la rythmique, de faire entendre au spectateur une langue qui ne soit ni du russe, ni de l'allemand, ni du français mais celle d'Erdman elle-même, avec sa musicalité, sa poésie.

Quelle a été la réaction des comédiens ?

J. B. : Ils se sont montrés très ouverts, très curieux. Un jour, j'ai voulu les laisser travailler comme ils en avaient l'habitude. Deux comédiennes m'ont aussitôt pris à part : je n'étais pas là pour me soumettre à la troupe, mais pour l'entraîner à ma suite en tant que metteur en scène français.

En fait, j'ai travaillé avec eux comme je le fais avec mes comédiens à Saint-Denis. À une différence près : en France, les comédiens travaillent au coup par coup, à chaque fois sur un seul projet. Ils sont entièrement à leurs rôles, même en dehors des répétitions. En Allemagne, du fait de la notion de répertoire et de la reprise d'œuvres différentes chaque jour (de 16 à 17 par mois, au Berliner !), la séparation est très nette entre le temps des répétitions d'une création et celui consacré aux spectacles qu'ils interpréteront le soir. Cela induit une autre énergie, une autre concentration : pendant cinq heures, de 10 heures à 15 heures, chacun se doit d'être exclusivement à ce qu'il fait, entièrement disponible.

Que retirez-vous de cette expérience ?

J. B. : Connaissant la pièce, comprenant ce qui se jouait sur le plateau, mais ignorant l'allemand, j'ai été conforté dans l'idée qu'un metteur en scène ne doit pas seulement « entendre » un comédien dire son texte, mais l'« écouter », avec sa singularité, son âme.

Cette expérience artistique s'est doublée d'une aventure affective. Claus Peymann, que je ne connaissais pas auparavant, s'est montré d'une confiance et d'une générosité extraordinaires. Contraint de s'absenter deux mois pour une mise en scène à Vienne, il m'a laissé les clés de son bureau et de la « maison », ne revenant que pour fêter le Nouvel An avec nous !

Durant tout ce temps, je me suis senti chez moi. Pas en artiste de passage, simplement accueilli le temps d'une commande. Mais faisant corps intimement avec la troupe. Nos liens se sont resserrés au lendemain du drame des attentats du 13 novembre. Ce jour-là, Claus Peymann était à Saint-Denis. Sa codirectrice l'accompagnait. Elle a voulu rester dormir dans le théâtre.

C'est pour toutes ces raisons que je tenais à recevoir à mon tour le Berliner à Saint-Denis avec Le Suicidé. Il y avait aussi le fait que pour la ville, cette présence est un symbole. La dernière fois que la troupe y est passée, c'était avec Les Jours de la Commune, de Brecht, il y a... 45 ans !

Avez-vous de nouveaux projets avec le Berliner ?

J. B. : Claus Peymann m'a proposé de refaire une création, cette saison. J'ai refusé. Il faut que je sois aussi au TGP !